ROGER MARTIN DU GARD

L'une de nous...

Étude

« *Die ac nocte, gravata est super me manus tua.* »
(Jour et nuit, s'est appesantie sur moi ta main.)
(Psaume XXXI.)



PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, Rue des Saints-Pères, 61
1910



Aux grands arbres de la forêt de Bellême, aux pins écorchés des Sept-Bras,
Je dédie ces pages, écrites dans leur ombre tragique.

Automne 1909.



I



Le désordre d'une fin de soirée : lumières, fleurs, table de bridge, fumée de cigares.
Quelques smokings. Une seule femme.

— Tous ensemble ? quelle débandade... Sous prétexte que nous sommes à Neuilly !... Mon petit Fred', si vous filez aussi, je ne vous invite plus : à votre âge on ne vadrouille pas encore... Et au vôtre, Stan', on ne vadrouille plus...

Raymond, souriant :

— Si je les accompagnais ?... seulement jusqu'aux fortifs' ?...

Elle va vers son mari, d'un mouvement vif, presque passionné, et le bâillonne de la main :

— Voulez-vous vous taire, noctambule ! Tu ferais mieux de me donner une cigarette... Allume-là...

Raymond porte à ses lèvres la flamme d'une petite lampe d'argent, dont la lueur bleuâtre éclaire son visage.

Il a passé la quarantaine, mais, au premier regard, il est encore « joli homme ». La taille est svelte, l'allure élégante. Un charme indéfinissable, quelque peu irritant, se dégage de ses traits affinés, de ses yeux expressifs, mobiles, tantôt câlins et tantôt gouailleurs, de sa bouche animée et tendre, de sa moustache ironique, amincie au rasoir. Mais, à l'analyse, les épaules se voûtent, la démarche est saccadée, le front s'est dégarni,

le teint est cireux, et, par instants, sur ce masque de poupée fripée, stagne une imprécision puérile et sénile à la fois, qui déconcerte, qui éveille le soupçon de quelque ravage secret.

Lentement, comme pour taquiner, mais en réalité parce que sa main tremble, il tourne la cigarette entre ses doigts maigris avant de l'approcher de la flamme.

Marise attend, crispée, souriante. Elle saisit la cigarette aux lèvres de Raymond et la porte à sa bouche avec une soudaine avidité. Puis elle fait quelques pas au hasard, comme ivre.

— Alors, c'est décidé, vous voulez partir ? Eh bien, au revoir Stan', au revoir Fred'... Au revoir Bettaincourt... Amusez-vous bien !

Elle leur sourit, les mains tendues, et une expression radieuse passe dans ses yeux :

— Ah ! mes amis, ce que ça m'a fait plaisir de vous revoir là, ce soir !...



Elle va jusqu'à la porte, et rit de son rire clair :

— Oui, la semaine prochaine... Au revoir... Convenez d'un jour avec Raymond...

Elle pivote prestement, et s'adresse à un homme encore jeune, d'aspect débile, qui feuillette des revues au fond de la pièce.

— Vous restez, vous?

Germain Mussey lève soigneusement son front saillant et rond. Une large barbe blonde, d'une courbe moelleuse, allonge et adoucit le visage ; entre la barbe et le front, deux yeux hardis et caressants.

Marise n'attend pas la réponse ; penchée à la fenêtre, elle baigne ses bras nus dans la nuit chaude du jardin.

Marise a 35 ans ; elle ne les paraît pas : un corps menu, des attaches grêles, une tête petite sur un cou d'enfant. Mais la physionomie est d'une femme faite. Le front est lisse, sous les cheveux d'un blond mat et foncé ; le nez, mince, est bien arqué et pal-

pite; sur les lèvres, d'un dessin mou, naissent et meurent des sourires, vifs, légers, toujours sincères, un peu énigmatiques. Le regard est singulier : franc, un peu dur, tantôt dormant, tantôt intense, tantôt sombre, inquiétant, presque égaré. La voix aussi est particulière : assez aiguë, avec de brusques éclats de gaieté factice. Des gestes, comme la voix, souvent exagérés et qui semblent voulus tels.

Par la fenêtre monte le rire des jeunes gens que Raymond reconduit jusque sur le perron.

Mussey, distrait de sa lecture, enveloppe la jeune femme d'un regard affectueux et triste. Et, comme touchée par ce regard, Marise se relève, fait quelques pas vers le médecin; puis, le contemplant avec une surexcitation extraordinaire, elle se laisse glisser sur un siège, près de lui :

— Ah, tenez, je ne peux pas dire, je suis

folle..., folle... Germain! Jamais il n'a été plus jeune que ce soir! Jamais il ne s'est tenu plus droit! Pendant le dîner, je le regardais, je ne pouvais pas y croire... Ah! il est guéri, cette fois, n'est-ce pas?... Tenez, tout à l'heure il était là où vous êtes : il fumait, renversé en arrière, et il riait en fumant... Vous ne pouvez pas savoir, Germain! Il riait *de son rire d'autrefois!*

Courbée en avant, les coudes sur les genoux, le menton obstiné entre les mains, elle regarde devant elle sans voir ; le reflet de la lampe, qui dore les cheveux, le contour de la joue, l'orient des perles, se glisse entre les cils et luit étrangement.

Une lutte, que Marise n'aperçoit pas, assombrit la physionomie de Mussey.

Elle se porte vers lui, avec un abandon de tout l'être :

— Ah! Germain, aujourd'hui vous ne pouvez plus dire non! Il est guéri! Je vous le disais, moi, je l'ai senti renaître, jour par jour, depuis ce pèlerinage... Ce n'est pas un

miracle, je veux bien, il ne s'est pas levé tout d'un coup, comme les autres en chantant ; il était encore bien mal quand je l'ai ramené de là-bas. Mais, voyez-vous, je n'ai pas eu un instant de doute : j'avais si bien prié, au milieu de ces gens qui criaient de foi, j'étais sûre, sûre, qu'il était sauvé...et quand vous secouiez la tête...

Germain n'écoute plus. Il sait, par profession, mettre la netteté de son jugement à l'abri de sa sensibilité. Les yeux fixes, il résume des observations et reconstruit, une fois encore, sa certitude : Raymond ne peut pas guérir... Le ramollissement cérébral s'est manifesté, il y a onze mois, par une première attaque, qui ne sera pas la dernière. Ce qui peut tromper, en ce moment, n'est qu'une période de rémission accusée, mais fatalement passagère. Les terribles symptômes demeurent. Ce soir encore, à table justement, il a pu remarquer de petits signes imperceptibles mais révélateurs : ce frémissement à peine visible des lèvres, lors-

que Raymond veut parler; ce trouble léger de l'articulation qui le fait hésiter, trébucher, au seuil de certains mots; ne serait-ce que cet entrain maladif, tout superficiel, dont la jeune femme est si heureuse...

Marise devine-t-elle? Reprise par l'effroi, elle se jette en arrière, et sa voix s'humilie pour demander:

— Au moins, vous êtes bien sûr que c'est fini, Germain ? Il *n'en* aura plus d'autre maintenant, n'est-ce pas ?... Il est guéri, guéri ?...

Le son des mots s'évanouit lentement dans le silence, que Mussey ne se décide pas à rompre.

Cèdera-t-il à un mouvement instinctif de fausse pitié ?

Fera-t-il le geste de la pitié vraie, qui démasque cruellement l'illusion, mais qui atténue les souffrances à venir? Oui...

Il se penche pour dénoncer le mal ; il prend entre ses mains familières la main de Marise, abandonnée devant lui sur la

table. Mais elle est si fluette, cette main d'enfant malade, si tressaillante de fièvre ! c'est toute la faiblesse féminine qui palpite avec elle entre ses doigts...

Il n'a plus la force de ne pas mentir ; il parvient même à sourire :

— Mais oui, Marise, il est guéri, votre grand...

Marise pâlit de joie. Elle renverse la tête et ferme les yeux. Sa main tremble plus fort ; Mussey la laisse retomber sur la table.

Il a honte et peur de ce qu'il a fait.



(Marise...

Un être qui, dans son décor de bonheur, avait durement subi la vie, sans jamais se laisser plaindre ni deviner.

L'enfance, sans mère, avait été une succession de froissements. Les sanglots désespérés des petits expriment souvent tout ce que leurs cœurs peuvent porter de détresse.

A quatorze ans, le hasard d'une rêverie avait associé l'image de son cousin, Raymond Lefèvre, à l'idée qu'elle s'était faite de l'amour. Il était son aîné de douze ans, et elle le contemplait, tous les mois, à une réunion de famille où, lui, ne l'avait pas encore regardée.

C'était un grand enfant,—et un enfant gâté. La fortune qu'il avait héritée de son père lui avait valu ses entrées, à titre de

fondé de pouvoir, dans une charge d'agent de change, où il fréquentait, par passe-temps, quelques heures chaque après-midi. Noceur invétéré, il l'était devenu par l'enchaînement des circonstances, l'orientation naturelle de ses goûts, et l'attraction qu'il exerçait, sans trop le chercher, sur les femmes. Malgré le mépris gouailleur qu'il leur infligeait en souriant, — à cause de cela, sans doute, — elles se disputaient son indifférence câline et cette sorte d'irritation sensuelle qui les agaçait délicieusement lorsqu'elles étaient devant lui.

La fillette, sans qu'il s'en fût douté, s'était laissé prendre à ses façons.

Pendant des années, solitaire, elle s'était isolée en son merveilleux enfantillage. Autour de cette idée fixe s'étaient accumulés les apports d'une sensibilité riche, qui se formait ; et jamais plus elle ne devait pouvoir arracher d'elle l'amour qui s'enracinait là, sentiment fiévreux et sans joie, constamment blessé et toujours plus âpre,

dont l'emprise était si violente que sa jeunesse chaste en demeurait bouleversée, mais satisfaite et asservie.

Ainsi, mystiquement, elle avait attendu, refusant d'autres partis. Puis, lorsque Raymond avait paru las de sa vie joyeuse, elle s'était ingénument offerte : et lui, ému malgré tout, tenté aussi par sa fraîcheur, s'était décidé au mariage.

Ils avaient été déçus l'un et l'autre.

Sous l'amour développé du Bien-Aimé, Marise ne trouva qu'un instinct raffiné et brutal, dont sa tendresse, d'abord désorientée, souffrit lugubrement. Elle se reprit cependant ; la force de son attachement, affermi par un long passé, et l'ardeur de ses vingt-deux ans, l'inclinèrent bientôt à devenir telle que Raymond semblait la désirer. Mais déjà il ne la désirait plus guère.

Peu après, elle était enceinte. Heures d'attente et de patient supplice, jours paisibles



qui devaient rester sans lendemain... Le cousinage était trop proche, la santé du père trop minée ; l'enfant vint : un petit infirme.

De ce jour-là, — et il y avait sept ans déjà — le malheur, tenace, n'avait cessé d'habiter la maison.

L'atmosphère conjugale étouffait Raymond. Marise s'en était avisée avec angoisse ; et, pour le retenir, sa sombre passion avait tout tenté. Elle avait renoncé à son rôle de garde-malade, et négligé son petit Jean ; elle avait transformé sa vie, ses relations, métamorphosé son allure, sa voix, ses goûts, afin que Raymond pût respirer autour d'elle cette « ambiance de grue » dont il ne pouvait se passer. Et, vraiment, il avait pris le change, quelques mois. Mais il s'était fatigué de la maîtresse comme il s'était lassé de la femme : et Marise avait dû comprendre qu'elle ne le retiendrait pas...

Vie de jalousies, de tortures solitaires, vie de sanglots, étouffés sous le masque

frivole, que, par un reste d'espoir désespéré, elle n'avait pas voulu jeter !

Un matin de l'année précédente, on avait rapporté Raymond sur une civière. D'où ?... Il avait eu une attaque, quelque part, dans la nuit...

Depuis ce matin tragique, dans cette villa de Neuilly, louée au hasard pour isoler le malade, elle avait vécu sous l'imminence d'une seconde et mortelle congestion, la guettant à chaque heure des jours et des nuits blanches, n'osant plus ouvrir les yeux lorsqu'elle s'était assoupie un instant ; — jusqu'au jour où elle avait constaté, avec une émotion religieuse et une foi reconnaissante, l'accentuation progressive du mieux.

Elle croyait avoir atteint les limites de la souffrance...)

Germain est parti.

Marise et Raymond se retrouvent seuls.

Elle lui sourit passionnément, puis, d'un brusque élan, se jette contre sa poitrine, se blottit au creux de l'épaule :

— Mon Rayme...

Il ne répond pas; et comme elle lève la tête vers lui, elle reçoit, en plein visage, l'éclat de son regard qui flambe.

Elle le repousse et se dresse.

— Raymond, tu es fou...

Mais il l'attire, sans un mot, et l'encercle de ses bras. Elle reconnaît, à travers les étoffes, le palpement oublié de ses mains. La mémoire physique des caresses, morte depuis un an et ensevelie en elle, ressuscite d'un coup et l'embrase.

Elle balbutie, hors d'haleine :



— Tu es fou... tu es fou.

Puis elle se tait, la bouche scellée par ses lèvres.

L'accélération étourdissante de leur sang les précipite sans conscience l'un contre l'autre. Sur ses épaules nues, qui plient d'une peur délicieuse, elle sent courir dans un souffle chaud le frôlement des moustaches; et, à travers ses cils qu'elle entr'ouvre à demi-pâmée, s'enfonce le regard alourdi de l'homme.

Il l'a saisie et l'entraîne. Enlacés, les vêtements confondus, ils halètent dans un silence terrifiant. Mais, en dépit de leurs efforts mêlés, c'est à peine s'ils avancent; ils rampent, ils rampent lourdement vers le lit, comme s'ils charriaient derrière eux le poids écrasant de leurs deux désirs.

Elle se débat un instant.

Mais dès qu'elle sent, au secret de sa chair si longtemps somnolente, s'affirmer l'inéluctable possession, renaître l'ensorcellement de jadis, elle s'abandonne: un appel

sourd monte des profondeurs bouleversées de ses entrailles :

— Toi !

Par un raffinement retrouvé, elle accroît l'intensité de son vertige à suivre, de ses yeux grands ouverts, sur le visage écrasé contre le sien, la mâle ivresse de l'instinct qui se réalise...

Mais, soudain, le cri de son corps en fête s'étrangle dans sa gorge : elle a vu ce masque d'homme, transfiguré par la secousse suprême dont elle perçoit en elle la vibration prolongée, pâlir d'un coup, puis se détendre, puis se gonfler d'un brusque afflux de sang.

L'attaque !

Elle garde — le temps d'un éclair — assez de lucidité pour sentir qu'il est rivé en elle autrement que par son désir, par une sorte d'inertie qui doit être la mort. Mais déjà elle n'a plus le pouvoir d'interrompre en elle le jeu déclanché du spasme, qui, indifférent à tout le drame de la pensée, achève

aveuglément son évolution mécanique, et entraîne sa conscience dans une nuit opaque de volupté et d'horreur...

Elle se reprend enfin.

D'un geste déchirant, elle se dégage et se rue vers la porte, avec un hurlement qui emplit la maison d'épouvante...



II

Cinq semaines plus tard.

Raymond vit toujours.

Pantelant, hébété, menacé sans cesse du coup de foudre terminal, il semble, malgré tout, s'acheminer vers une nouvelle période de rémission : mais l'intelligence est à jamais abolie.

Depuis quelques jours, on le lève dans



l'après-midi, on l'habille, on l'assied dans son fauteuil : maquillage lugubre qui lui donne pour quelques heures l'apparence d'être encore vivant... Le côté gauche est paralysé. Dans la figure vieillie, rigide, les yeux seuls se meuvent ; les joues sont flasques, le teint est mat ; le regard s'anime d'un peu de puérilité lorsqu'il aperçoit sa femme, sa mère ou le Dr Mussey. Il voudrait parler ; mais il n'émet que des sons confus et bégayés, qui jaillissent en désordre, butent aux dents, et tombent dans le vide.

Marise a vécu des instants terribles: elle a cru perdre à la fois son mari et son fils. L'enfant, réveillé en sursaut, la nuit tragique, par l'effroyable cri de sa mère, était accouru le premier : on l'avait relevé sans connaissance devant le lit bouleversé où son père agonisait ; et, six jours durant, il s'était débattu, au seuil de la mort, dans les délires d'une fièvre cérébrale.

Il est sauvé, maintenant ; mais d'une fra-

gilité extrême qui justifie toutes les inquiétudes.

Marise est à bout de forces ; son fardeau est trop lourd pour des épaules humaines. Ces cruelles angoisses ont ébranlé un peu sa raison, et semblent avoir provoqué en son organisme de femme un bouleversement intime et profond ; elle a des lourdeurs, des vertiges, de subites faiblesses, des malaises qui l'assaillent à l'improviste et la laissent fiévreuse, frissonnante, les nerfs tendus, incapable d'un effort.

Mais elle n'a pas le temps de s'occuper d'elle.

Marise, aidée de Sœur Angélina, achève de recoucher Raymond pour la nuit.

C'est, chaque soir, l'occasion d'une scène atroce.

Avant de se retirer dans sa chambre, la religieuse s'agenouille près du lit pour prier. Elle associe d'abord le malade à son intention dévote en lui faisant ébaucher un signe de croix de sa main valide ; puis elle récite à mi-voix la prière du soir. Ce geste de son enfance, et ce ron-ron pieux, provoquent chez Raymond une crise d'attendrissement maladif : une sorte de gloussement, de long hoquet mouillé, — qui n'est ni sanglot, ni rire, mais quelque chose de poignant, comme le bruit devenu perceptible

de l'intelligence qui se liquéfie, — fait trembler ses joues et saliver la bouche, que la religieuse essuie patiemment, sans s'interrompre.

Dès le premier jour, Marise avait tenté d'intervenir :

— Ma Sœur, je vous assure, ces émotions lui sont mauvaises...

Mais Sœur Angélina avait levé de sous la cornette son visage de fille des champs, et elle avait répondu, avec le sourire grave et têtu d'une foi très jeune :

— Et s'endormir sans prière, madame, croyez-vous que ce serait meilleur ?

Marise s'était tue, mais elle avait refusé de s'agenouiller aux côtés de la religieuse.

D'ailleurs, prier ainsi, en commun, à heure fixe, elle n'aurait pas su. C'est à peine si, depuis un mois, elle pouvait prier lorsqu'elle était seule : encore ne retrouvait-elle pas l'abandon de jadis. Elle avait cru Raymond



miraculeusement guéri; et la déception avait été si cruelle que sa foi en demeurait blessée. Elle ne comprenait pas la volonté divine: un reproche s'insinuait dans ses prières; il y avait un froid dans ses relations avec Dieu.

La religion de Marise était très personnelle: étroite, poussée en profondeur. Elle *aimait* Dieu. Pourquoi ? Elle l'aimait depuis son enfance : moins pour ce qu'on lui avait appris de lui, que pour le bien qu'il avait fait à sa sensibilité, depuis le jour où elle l'avait *trouvé*. Sa puissance d'aimer, son goût instinctif d'analyse, puisaient, dans son catholicisme, des satisfactions sans limites. Elle avait pris, très jeune, l'habitude de ces tête-à-tête avec Jésus où sa tendre imagination se donnait la joie d'une intimité entièrement compréhensive. Elle s'était ainsi créé une vie d'âme, mais non une discipline; elle ne possédait pas l'esprit de devoir. Sa religion tenait toute dans son cœur, en elle habitait l'Interlocuteur divin, inlas-

sable, toujours présent ; elle l'aimait, sans autre loi ; et, docilement, elle se laissait guider par cette voix intérieure, qui était celle de sa conscience et de son cœur.

Marise est venue s'asseoir au chevet du petit Jean. La chambre est close et obscure: seule la lueur d'une veilleuse y tremble nuit et jour : l'enfant ne peut encore supporter ni lumière, ni bruit.

Il est assoupi. Le moindre souffle, semble-t-il, éteindrait cette flamme légère... Son visage, enfin débarrassé des poches de glace, repose dans l'ombre ; ses bras s'allongent sur le drap. Par instants, il étend la main sans tourner la tête, pour s'assurer qu'il n'est pas seul, que sa mère ou miss Hadson sont là, très proches.

Marise, le front baissé, s'immobilise à regarder son fils. Elle pense qu'il a tout juste assez de force pour ne pas mourir;

mais en songeant à tout ce qui lui manque pour vivre, pour prendre et porter la vie, son cœur se contracte, épuisé de tendresse et de chagrin.

Il ouvre les yeux :

— Maman... Est-ce que Papa va être malade... comme avant ?

— Tais-toi, tais-toi, mon Jean... il faut que tu dormes...

Il referme les paupières. Sa main, trop chaude, reste abandonnée sur celle de sa mère.

Elle a deviné sa terreur secrète : il se souvient des mois de cet hiver où son père l'effrayait tant par ses bizarreries et ses tics !

Ce mal dont l'enfant parle en baissant la voix, avec une révolte instinctive, Marise songe alors avec une lucidité subite qu'il en a le germe dans le sang ; que son infirmité, l'éternelle misère physique à laquelle il est condamné par sa naissance, n'est que la floraison en ses membres innocents de

la tare paternelle... Mais entre son fils et son mari, entre la victime et le coupable, c'est du côté du crime que, malgré tout, la ténacité de son attachement la jette.

« Ah! il ne faut pas que le petit *sache* jamais! »

Elle l'aperçoit soudain, devenu homme, levant contre son père un geste d'anathème et de revendication.

« Il ne faut pas qu'il sache... Lui, il ne pourrait pas pardonner : on ne pardonne pas ce qui vous mine dans votre santé, aux racines mêmes de la vie... Il faudra qu'il ignore toujours quelle a été l'existence de son père... — notre passé! »

Son regard ne peut se détacher du lit où le corps chétif soulève à peine le drap. Une tristesse poignante la brise, la ploie vers la petite main brûlante posée sur la sienne.

La veilleuse projette au plafond une tache de lumière qui semble animée. Dehors, un

vent d'été siffle dans les persiennes et secoue les arbres du jardin.

La pensée de Marise erre au hasard. Des souvenirs se lèvent ; elle évoque des heures écoulées ; elle se retourne vers sa vie : c'est une vague d'amertume, lente et lourde, qui monte... Est-ce que tout ce qu'on regarde de près, en soi, devient aussitôt sombre, et si triste ?

Elle songe à tout ce qu'elle a désiré et qui n'arrivera jamais. Autrefois elle escomptait l'avenir : elle espérait... Quoi ? Elle n'en sait rien, elle sait seulement que ce n'est pas réalisé. Elle croyait s'élancer vers une existence privilégiée ; car elle-même se croyait exceptionnelle, et elle était certaine que dans sa vie *il arriverait quelque chose*... Mais rien n'est arrivé.

« Si ! j'ai aimé... »

Ah ! c'est que, lorsqu'elle était petite, elle voulait aimer tellement mieux, tellement plus, — et surtout, elle pensait être si différemment aimée !

Elle s'insurge, le cœur tout à coup broyé par l'horrible angoisse de ceux qui se retournent, au soir des jours, et dénombrent tout ce qu'ils n'ont pas eu. Il lui semble aujourd'hui qu'entre elle et la mort, même lointaine, il n'y a plus de place pour rien, et elle ne peut pas se résoudre à ce que son tour soit ainsi passé. Pourquoi le rêve lumineux de son enfance, s'il peut advenir qu'elle meure sans l'avoir atteint ?

« Est-ce que, moi aussi, je marche vers ma mort ? »

Elle pense cela, qui est si banal, avec une acuité brutale et toute nouvelle. Et, au même instant, elle sent palpiter en elle une ardeur si jeune, que tout son être, rétif, se cabre, et que ses muscles se raidissent, comme si, entraînée sur la pente vertigineuse de sa destinée, elle eût voulu se retenir des mains, des ongles, et s'agripper à la vie de tout son corps convulsé.

Mme Lefèvre vient de partir. Marise l'a reconduite jusque sur le perron. Elle a reçu, au front, l'ébauche d'un baiser, suivi de l'habituel : « Au revoir, Marie-Louise »... Car Mme Lefèvre a toujours refusé à sa nièce, même lorsqu'elle fut devenue sa belle-fille, le diminutif affectueux auquel Marise tenait comme à un fétiche, en souvenir de sa mère.

La mésintelligence datait de loin : de l'époque où la frivole Mme Lefèvre avait reporté, sur la petite orpheline, l'antipathie que, depuis son enfance, elle portait à sa sœur aînée, pour s'être toujours entendu citer ses qualités en exemple. Et le mariage de Raymond, qu'elle avait désapprouvé par



égoïsme et par jalousie, avait accru leur mésentente, — sans d'ailleurs interrompre les relations correctes qu'elles désiraient l'une et l'autre conserver, pour la galerie.

Marise gravit l'escalier avec une hâte presque allègre : les visites de sa belle-mère ne lui paraissent jamais assez écourtées.

Mais, aux dernières marches, — la précipitation, sans doute ? — un étourdissement l'arrête : elle défaille, une main au mur. C'est ce vertige dont elle souffre depuis un mois ; il n'y a rien à faire : attendre qu'il passe...

Il ne passe pas. Un malaise vague, d'une intensité nouvelle, l'envahit ; un brusque frisson la saisit aux moelles et la cingle ; une rosée fine perle à la naissance des cheveux... Elle fait un effort pour gagner sa chambre. Elle y arrive exténuée, ne pouvant étouffer un gémissement. Puis, à l'improviste, une nausée irrésistible la pousse vers sa toilette, la plie en deux, la tient terrassée,

le corps secoué de contractions spasmodiques qui l'épuisent.

A peine redressée, deux pensées jumelles sillonnent la nuit de son cerveau :

— C'est comme lorsque j'attendais Jean...

Puis violemment :

— Mais... Est-ce que... le soir de l'attaque ?...

Dix preuves certaines surgissent d'un coup et s'étalent devant ses yeux hagards. Elle revit, — avec quelle acuité ! — les secondes tragiques... Et depuis !... Ces écœurements, ces faiblesses continuelles, ce vomissement !...

Pas une seule fois depuis un mois elle n'en a eu le soupçon. Un soir, elle a même pensé, en souriant : « Si je n'étais pas si sûre, je me croirais... », — tant le souvenir du spasme avait été balayé de sa mémoire par les heures d'effroi qui l'avaient suivi !

Elle se relève et fait quelques pas, égarée, les oreilles emplies de bourdonnements ; puis elle s'immobilise, foudroyée d'horreur,

glacée. Un enfant, conçu à ce moment-là ! Alors que, du père jeune, qui paraissait sain, était né un pauvre infirme!

Sa raison vacille. Devant ses prunelles fixes défilent, avec la netteté d'une hallucination, des visions de cauchemars : monstrueuses exhibitions foraines, fœtus informes, gnômes hydrocéphales au regard d'eau claire ; — ou misères luxueuses, plus poignantes encore, petits êtres atrophiés, ensevelis dans de belles voitures vernies, en forme de cercueil...

L'épouvante la secoue des pieds à la tête avec une violence si soudaine que ses dents s'entrechoquent.

Elle dit, tout haut, distinctement :

— Je me tuerais!

C'est un soulagement. Elle se ressaisit. Il s'opère en elle une conversion totale ; des bouffées de chaleur lui montent au visage. Elle laisse tomber son front, devenu brûlant, entre ses paumes qui tremblent encore.

Elle bégaye, à mi-voix :

— Allons... allons... je suis folle... folle...

Elle se lève, elle essaye vers la glace un pauvre sourire crispé :

— Mon Dieu, n'est-ce pas ? je suis folle... Ce n'est pas possible !...

Cette pensée de Dieu la réconforte comme une évidente et indubitable garantie : rien n'arrive sans son consentement ; dans sa toute vigilance et sa toute bonté, il ne peut avoir voulu *cela!*

Elle fait quelques pas encore vers la fenêtre, puis vers la table ; elle manie des objets, elle appuie la main sur le battement de son cœur.

— Ah, je suis folle... Vraiment, j'ai eu une peur atroce... J'ai cru... Ce n'est pas possible ! Il était trop malade déjà, trop affaibli, pour que... D'ailleurs...

Elle se force à raisonner :

— C'est la coïncidence qui m'a rendue folle, tout d'un coup : d'abord cette irrégularité du mois dernier et puis cette nausée...



Mais j'ai subi tant de secousses en si peu de temps ! Tout cela peut s'expliquer très bien...

Une autre hypothèse passe devant son esprit :

— Et si je devenais déjà une vieille femme ?... Mais non, à trente ans... Alors ?...

Brusquement elle s'arrête, saisie...

— Mais... c'est depuis avant-hier que je devrais...

Elle tremble de tous ses membres, reprise par une anxiété invincible ; et, une fois encore, avec l'énergie de la terreur, elle murmure :

— Ah, je me tuerais !

Quatre interminables journées et quatre nuits s'écoulent sous le harcellement de cette obsession.

Et toujours rien...

Marise, en proie à une sorte de fièvre multiplie les occupations pour ne pas penser. Elle évite la chambre de son mari, et surtout celle de son fils, où l'immobilité la livre sans défense au cauchemar.

Chaque crise renouvelle sa terreur. Par instants, pour désarçonner cette hantise qui l'éperonne sans relâche, elle s'élance à travers la maison, elle monte à l'étage inhabité, elle ouvre et ferme des portes, elle se

penche sur les glaces ternies, — ou bien, hâtivement, dans la pénombre silencieuse, elle erre de pièce en pièce, sans se retourner, et une courbature lui étreint la nuque, comme si vraiment elle se voyait traquée, et fuyait !...

Mussey s'attarde au chevet de Raymond ; sa tournée de malades est finie.

La lumière douce du soir enveloppe ses traits fins. Il a rejeté la tête en arrière ; son crâne, trop imposant, s'efface ; la barbe s'étale, voluptueuse et profonde ; la main y joue ; l'œil vit d'une lueur familière et tendre ; son sourire loyal, sans équivoque, caresse la jeune femme, assise au pied du lit. Il parle toujours bas et d'un air nonchalant, quoique sa phrase soit concise, pauvre d'images, mais sans mollesse.

Marise l'écoute de toute son âme ; et, malgré que les paroles du médecin soient sans rapport avec sa peine secrète, elles descendent en elle comme un apaisement. Son



cœur est si dilaté, tout d'un coup, que l'envie la prend de tout dire. Ah! ouvrir son âme close, montrer la plaie, échapper à cette solitude anxieuse, entendre Germain rire, être rassurée pour toujours...

— C'est moi qui ne vais pas, mon pauvre ami...

— Je le sais bien. Vous n'êtes pas raisonnable... Avez-vous seulement déjeuné, ce matin?

— Que voulez-vous, j'ai la gorge nouée, je sens que rien ne passera... Et si je me force, je suis malade...

— Des idées.

— Je vous assure... J'ai des écœurements invincibles, et, à jeun, ce sont des contractions atroces, qui me brisent...

Germain la regarde avec attention. Marise insiste, d'une voix qui tremble:

— Qu'est-ce que vous pensez de ces nausées, Germain? qu'est-ce que ce peut être?

Il sourit:

— Mais rien de bien sérieux... Des verti-

ges causés par l'anémie générale... Peut-être seulement la faim, je ne sais pas, moi ! C'est stupide de ne pas vous soigner, vous finirez par être tellement affaiblie qu'un vrai traitement sera nécessaire.

Il réfléchit une minute, et se décide :

— Je vous ai prescrit un régime de suralimentation. Vous ne l'avez pas commencé. Eh bien, il faut être sage, et s'y soumettre.

Il se dirige vers le bureau et prend une feuille de papier.

Marise le regarde écrire : sa belle tête est penchée sur la table ; le front est lumineux ; les paupières sont baissées. Elle éprouve pour lui une vénération affectueuse. Tant qu'il est là, elle se sent une provision de courage.

Elle répète à nouveau, presque gaiement :

— Alors, ces malaises ne vous inquiètent pas, Germain ?

Après son départ, elle est toute vaillante.



La confiance reste comme un sillage sur le passage de l'ami.

Elle s'est effrayée comme une enfant... Il y a tant de motifs plausibles à son état ! Ces vertiges l'ont terrifiée, parce qu'elle est abattue et nerveuse... Ils ne sont, sans doute, que la conséquence des irrégularités, et n'ont pas la signification terrible qu'elle leur a donnée... Germain a raison : il faut reprendre des forces, et l'ordre se rétablira de lui-même dans son organisme.

Lorsqu'elle retourne auprès de Raymond pour aider Sœur Angélina à le faire dîner, elle est rassérénée, et c'est sans contrainte qu'elle répond à l'inlassable enjouement de la garde-malade.

Puis, tandis que la religieuse s'agenouille, Marise s'approche de la fenêtre entre-bâillée et l'ouvre d'un geste ardent, d'un geste de prière.

Le ciel est rosé, limpide et vif.



Penchée vers le jardin où les ombres s'entassent déjà, la jeune femme plonge dans l'infinie pureté son front avide de fraîcheur, ses lèvres sèches, ses paupières brûlées par quatre nuits sans sommeil. Et dans la paix de la lumière mourante, elle domine son angoisse et sourit au soir.



Marise s'éveille en sursaut, se dresse sur les mains.

Il fait jour.

Pourtant le malade n'a pas bougé ; il dort en travers de son lit et sa respiration est celle d'un enfant. Qu'y a-t-il donc ?...

Au-dessus d'elle plane un vol obscur... Une inquiétude vague la cherche, la menace, va s'abattre... Et, brusquement, elle se sent happée, meurtrie, pénétrée jusqu'au cœur ! Le soupçon mortel l'a reprise d'un coup, tout entière...

Incapable de lutter, elle s'écroule et cache son visage dans les draps.

Il y a des jours qu'elle n'a pas prié, prié vraiment, du fond de l'âme : et voici qu'elle appelle Dieu, voici qu'elle se jette vers son



Consolateur avec un abandon fervent et soudain, avec un élan de tout son être... lui seul sait, lui seul peut la secourir ; son amour ne la trompe pas... Pourquoi tout cela ? Pourquoi le supplice de ce doute ? Pour la punir ? De quoi ? Aussi loin qu'elle regarde dans son passé, elle a été éprouvée, elle a souffert !

Elle se souvient, — et son souvenir s'adresse à Dieu — de son enfance, de son amour, de son mariage, de toutes les étapes du calvaire : la première attaque, les mois farouches sous l'imminence de la récidive, les hontes du pèlerinage public et la pitié des compagnons de route, puis, au retour, le lent miracle de la convalescence, l'inoubliable redressement de tous ses espoirs foulés, la résurrection !.. Ah, le soir tragique où elle a cédé à l'épanouissement sensuel de sa joie, où elle s'est donnée sans savoir qu'elle tuait ! Est-ce de cette minute sauvage et trouble que Dieu peut vouloir la châtier ? Et qui l'a mis en elle, ce goût immense d'ai-

mer, ce besoin de défaillir d'amour ? Même si elle était coupable, Dieu, dans sa miséricorde, pourrait-il lui infliger un supplice aussi barbare, aussi injuste, aussi indirect : la création d'un être innocent voué en expiation à toutes les déchéances physiques et morales ?

« Je m'affole, se répète-t-elle avec une sombre obstination, je m'affole sans raison... Je manque de foi... Est-ce que Dieu pourrait avoir voulu cette chose... »

Mais elle ne parvient pas à reconquérir sa confiance, et elle se tourne dans son lit comme si elle luttait contre un être vivant.

« Ah, il faut en finir à tous prix, dit-elle enfin en sautant résolument à terre. Il faut forcer la nature, obtenir la preuve que ce n'est pas... Car ce n'est pas, ce n'est pas ! Il est impossible que ce soit ! »

Neuilly étale au matin de juillet sa pro-



preté de dimanche, ses avenues fraîchement mouillées, son aspect mi-parisien mi-villageois, ses maisons médiocres et prétentieuses, trop fleuries derrière leurs grilles mortuaires.

Marise marche. Elle ne réfléchit à rien: elle marche... Le front têtu, le regard restreint, les jupes serrées, elle va sans savoir où, droit devant elle, appliquant son énergie à ne vouloir penser que ceci :

— Je marche, il faut marcher, marcher, pour être tranquillisée aujourd'hui même...

Elle suit avec une sorte de griserie les progrès de sa fatigue et de son épuisement; ses genoux se raidissent et tremblent, ses pieds butent...

Elle va toujours...

Deux heures plus tard.

A travers l'eau qui fume, Marise contem-



ple ses membres que la chaleur déforme, sa chair rouge et gonflée. Il faut que le bain soit brûlant pour être efficace...

Elle, si soigneuse de son corps! A quels abaissements est-elle réduite!

Un sentiment aigu de confusion la pénètre. Elle oublie pour un instant le doute qui la torture. Elle n'aperçoit plus que les laideurs au milieu desquelles, depuis une semaine, son impuissance se débat : les laideurs de l'idée fixe qui la possède... Quel avilissement de se surprendre constamment ployée vers cette plaie fermée! Quelle honte de souhaiter comme le salut cette misère de l'existence des femmes, tache sanglante d'où dépend toute beauté, toute santé, toute vie!

Mais elle chasse ces images.

Qu'importe? Il faut en finir, il faut s'évader de ce cercle infernal! Et, confiante en l'infaillibilité de ses tentatives, elle s'abandonne, sans pensée, à cette vapeur d'étuve où son tourment s'endort, — jus-

qu'à ce que la morsure de la cuisson jette hors de l'eau ses membres congestionnés, sa peau douloureuse et fumante.

Après le déjeuner, Marise envoie la religieuse aux vêpres du couvent et s'installe auprès de Raymond qui s'est assoupi de digestion.

De sa place, elle perçoit, par les portes ouvertes, le rythme régulier de la respiration de Jean, qui contraste avec l'essoufflement repu de son père. Elle veille sur leurs deux sommeils. La convalescence de l'enfant fait des progrès quotidiens; son regard a repris l'animation de la vie; ce matin, dressé sur son séant dans la lumière de midi, il a presque déjeuné, et Marise l'a servi elle-même avec une émotion radieuse.

Le store palpite à la fenêtre ensoleillée;

l'air est léger. Un bien-être las enveloppe la jeune femme. Elle se remémore sa fatigue, et la brûlure du bain, et cet élancement précurseur dans les reins qu'elle a savouré à plusieurs reprises avec l'ivresse de la délivrance. Elle attend avec confiance; élle ressent déjà cet ȧpaisement infini que va lui apporter la certitude.

De temps à autre, un regard vers la pendule l'assombrit. C'est la fêlure par où filtre un peu d'inquiétude...

Trois heures, déjà!... Il faut patienter...

Trois heures et demie... Quatre heures...

Une angoisse sourde envahit la chambre, épaissit l'air respirable.

La courbature est passée.

L'aiguille tourne, tourne sur le cadran.

Elle se lève, elle va et vient sur la pointe des pieds, elle éparpille sa pensée... Ah, l'écœurante lenteur des minutes!

Puis elle s'assied à nouveau, brisée par ces alternatives de confiance et d'effroi, et elle demeure à la renverse, les yeux fixes,

les dents serrées, les doigts griffant les bras du siège, se raidissant contre les secousses de ses nerfs.

Mais, tout à coup, elle reconnaît le malaise caractéristique auquel elle avait échappé depuis deux jours ; un soulèvement brusque lui arrache le cœur, avec des gémissements :

« Mon Dieu... mon Dieu... »

Elle est donc reprise ?

Tout ce qui lui reste d'espoir s'écroule comme un arbre foudroyé. Une terreur d'une violence irrésistible l'empoigne, la secoue, la tord.

Elle balbutie, dans son égarement :

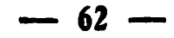
« Mon Dieu, c'est trop horrible... Mon Dieu, c'est trop injuste... Un enfant! Un monstre, un infirme, je le sens! Ah, je n'ai pas la force, mon Dieu, je ne peux pas... je ne peux pas... Comment se peut-il que Vous, Vous... ? Épargnez-moi ! »

Puis l'instinct de conservation cingle son énergie.

« Que faire ? A qui m'adresser ?... L'abbé Séguy ? Non, il dirait : se soumettre, se résigner... Il ne *comprendrait* pas... Les médecins seuls pourraient... Qui ? Germain ? Ah, il ne voudra jamais, je le connais trop bien, il ne voudra pas, ni lui ni aucun autre... Le tromper, le forcer ? Comment ? Oui... simuler une maladie, faire faire certains pansements... mais il m'enverra à un spécialiste... Et puis c'est fou, non, c'est impossible !... »

Un tremblement convulsif agite son corps, et sur son visage inondé, il semble que de la frayeur ruisselle.

« Il y a des malheureuses, pourtant, qui se délivrent ! s'écrie-t-elle tout à coup avec un soubresaut de révolte. Il y a des sages-femmes, des médecins, je ne sais pas, moi, des drogues... Mais où ? Où ? Comment ? A qui demander ? Entrer chez un pharmacien, le soir, dans un quartier lointain, populeux, et...



Elle croit mourir de honte. Elle retombe sur elle-même en sanglotant :

— Ah, je suis seule, seule, je suis perdue !...

— Marise... bégaye Raymond.

Il s'est éveillé en l'entendant gémir ; et le regard qu'il lève sur elle est si doux que Marise, dans son exaltation, croit y retrouver une lueur de conscience et de pitié.

Elle est prise d'un besoin d'abandon sans limites, elle s'agenouille aux pieds du malade, elle l'enserre de ses bras. Elle s'est tant blottie là, au creux de l'épaule ! sa place... Il l'y accueillait toujours avec douceur, même aux soirs cruels des aveux et des reproches.

C'est une heure d'autrefois qu'elle revit ; et les mots d'autrefois lui jaillissent aux lèvres, passionnément :

— Je t'aime... Tu es mon tout... Je n'ai que toi !

Mais l'émotion ébranle la nervosité de l'infirme : il est pris de son hoquet sinistre,



il bégaye, il ricane, il sanglote désespérément.

Marise, secouée par cette houle, se redresse ; ses yeux se fixent, égarés, sur Raymond. Elle contemple ce corps allongé, qui semble inutilement grand et lourd depuis qu'il est dépouillé de ses gestes vivants ; dans cette lumière crue, sur la serviette tachée, le visage paraît plus hébété, l'œil plus vitreux ; les mains, grises et déformées, tremblent sur les genoux comme des choses molles.

Marise regarde cela avec une stupeur silencieuse et un déchirement sans nom. Lui ! Cet être diminué, ce déchet, qui rit et qui pleure sans raison, c'est lui l'amour de sa vie, c'est lui toute la part qu'elle aura eue de bonheur ! Ainsi, tout ce qui a flambé dans son cœur et dans sa chair, tout ce qui, en elle, a été noble et grand, tout ce qu'elle a pu étreindre de vie véritable, c'est à lui qu'elle le doit ? C'est avec lui qu'elle a goûté ces confiances qui délient, c'est par lui qu'elle a connu la volupté, la jalousie, la

haine qui avive, et le pardon amer, et l'âcre volupté revenue, toute la torture d'aimer!

Elle n'a pas la force de lever le bras, d'essuyer cette bouche qui salive... Un immense chagrin la tient courbée à la même place, le visage dans les mains. Elle ne peut plus lutter; elle ne peut même plus réfléchir; elle est, sans conscience, dans le temps qui passe.

A cinq heures et demie, le pas de Sœur Angélina la force à se relever.

C'est une fille de la campagne, jeune, saine et vive, d'une gaieté d'aumônier militaire, dévouée, un peu brusque mais très douce. Son bavardage, farci de menus racontars de la communauté, est pour Marise un tel supplice, qu'elle s'enfuit dans le petit salon.

Elle n'ose pas s'y asseoir, — penser... Elle



va et vient, comme ivre, soulevant l'un après l'autre entre ses doigts crispés les bibelots qui sont là, et les reposant avec désespoir.

Un bruissement d'étoffe lui fait tourner la tête.

— Bonjour, Marie-Louise.

Mme Lefèvre effleure son front, et, désignant la chambre de Raymond :

— Il dort?

Marise fait un signe affirmatif. Mme Lefèvre s'assied et reste un moment sans parler. Sa présence chasse Marise hors de sa solitude, et dévie, malgré tout, sa tension d'esprit : il lui faut écouter, répondre.

— Vous semblez souffrante, ce soir... Est-ce que la journée de Raymond n'a pas été bonne ?

Marise remue la tête, évasivement. Elle vient de trop loin, elle ne peut pas se reprendre si vite : sa gorge serrée ne parvient pas à articuler un mot.





Mme Lefèvre ne paraît pas remarquer ce silence ; elle ouvre et ferme son face-à-main, elle commence une phrase :

— Est-ce que Raymond...

Puis, brusquement, cachant son visage dans ses paumes, elle étouffe un sanglot.

— Mon pauvre Raymond... N'avoir qu'un fils, et... Mon Dieu, mon Dieu!...

Marise en reçoit une commotion inattendue ; et l'équilibre de ses nerfs est si instable, que, presque simultanément, elle éclate en larmes pressées, bienfaisantes.

Dans le silence hostile, ployées par une même douleur, les deux femmes pleurent ; mais entre elles, l'abîme est creusé, et leurs souffrances jumelles ne savent pas s'étreindre, ni s'alléger l'une par l'autre.

C'est Marise qui se ressaisit la première. Elle refoule tout ce qui l'oppresse, se lève pour affermir son courage, et dit, en baissant un peu le store, comme s'il ne s'était rien passé :

— Au contraire, Germain le trouve mieux



depuis quelques jours ; la souplesse fait de grands progrès.

Mme Lefèvre s'essuie les yeux, puis elle attaque, d'une voix qui larmoie encore :

— Il s'entête toujours à ne pas demander de consultation ?

— Il n'en a pas parlé.

Cette méfiance de sa belle-mère pour Mussey, qui, hier encore, blessait aigrement la jeune femme, n'éveille plus aujourd'hui le moindre ressentiment. Elle est trop abattue : il n'y a plus en elle ni animosité, ni impatience. Il lui semble être hors du monde réel et planer de haut sur l'infini des souffrances ; elle *comprend* la douleur, sous toutes ses formes, fût-ce l'amertume ; et il lui a été révélé aujourd'hui quelle attitude suprême est celle de la pitié. Aussi n'aperçoit-elle plus, ce soir, que le chagrin de cette mère ; et un sentiment attendri, enveloppant et fraternel, l'incline silencieusement vers cette femme qui n'a jamais voulu supporter qu'elle l'aimât.

Mme Lefèvre s'obstine :

— M. Mussey est un spécialiste d'enfants. Le cas de Raymond n'est pas de sa compétence. Il n'a pas, — comment dirai-je? — l'autorité nécessaire... On ne sait pas toujours ce qui nuit aux malades, — ou bien on ne *veut* pas le savoir... C'est aux médecins à insister, à ordonner les ménagements indispensables...

Marise, qui rêvait, prête l'oreille avec l'intuition qu'il y a sous ce débat un désir offensif.

Elle interroge, avec une douceur lasse :

— Vous trouvez que Raymond n'a pas été soigné comme il fallait?

Mme Lefèvre hésite; puis :

— Je trouve que M. Mussey n'a pas assez recherché les causes...

Sur un geste de Marise, que la discussion exténue, elle précise :

— Il devait rechercher les causes dès la première attaque, et les dire ! Un homme

comme Raymond, à son âge, avec notre santé, ne tombe pas ainsi sans...

Sa voix fléchit d'émotion, et elle ajoute, dans un sanglot :

— ... sans raisons !...

Sans raisons ! Dans l'âme meurtrie de Marise, toute la rancœur de son amour bafoué, toutes les hontes que Raymond lui a infligées et qu'il paye maintenant d'une déchéance précoce et définitive, toutes les afflictions de sa vie, jusqu'à ce supplice quotidien de voir le fils infirme par les vices du père, — se lèvent comme de la boue remuée.

Mais elle se tait. Et Mme Lefèvre, décidée cette fois, s'essuie les yeux, et continue avec rancune :

— Je suis bien sûre qu'un autre médecin, moins jeune, un étranger, aurait vu le mal et aurait osé le dénoncer. Il aurait su isoler le malade...le mettre à l'abri des tentations... des tentatives... enfin, éviter les occasions de rechute... Et Raymond n'en serait pas où il en est !

Elle achève, en baissant la voix :

— Ah, le mariage, avec de telles différences d'âges !...

Marise n'a pas bougé. Elle a écouté jusqu'au bout, hésitant à comprendre, et maintenant elle reste là, figée d'horreur, le visage exsangue, les lèvres pâlies et entr'ouvertes. Puis, par une réaction violente qui l'anéantit, elle sent passer dans ses membres raidis la course du sang refoulé qui atteint le cerveau et frappe à coups précipités la peau tendue des tempes. Elle porte la main à son front et renverse la tête. L'horrible doute que, pendant quelques minutes, elle venait d'oublier, la pénètre d'un seul assaut terrible et la reprend toute. Le soir de l'attaque !... Elle, cause de la rechute ! On le sait... on l'accuse... Et cela aussi, maintenant, est inévitable et certain : ses flancs portent l'affirmation de son crime, vivante et palpitante, impossible à nier, impossible à anéantir ! L'assurance hautaine de cette femme, le sens odieux, cristallisé en des mots précis

qui sonnent encore dans l'air, incrustent enfin dans l'âme épouvantée de Marise une inébranlable et définitive certitude, où il n'y a plus aucune parcelle d'espérance.

Sa douleur éclate enfin ; elle suffoque, elle avale ses sanglots désordonnés ; elle voudrait mourir d'horreur et de honte.

— Madame, dit gaiement Sœur Angélina en soulevant la portière, notre malade est éveillé...



Les heures passent, les heures du dernier jour qu'elle s'est fixé, l'extrême jalon qu'a planté son espoir...

Marise les sent monter, au petit pas de leurs minutes ; c'est une poussière continue qui se pose et l'ensevelit, annihilant même sa sensibilité. Elle souffre peu ; elle se laisse porter par la vie ; les gestes quotidiens drainent son énergie. Sa conscience anesthésiée se refuse à tout éveil ; et si, par moments, une infime lueur d'espérance vacille encore au fond de son instinct, c'est que toute réflexion est devenue impossible à son intelligence engourdie.

— Maman, tu es drôle, aujourd'hui... On dirait que tu veux pleurer...

— Non, mon chéri.

C'est la première fois qu'il se lève depuis sa maladie, et Marise avait presque oublié à quel point il était infirme. Une pensée atroce la traverse, en voyant le petit s'avancer vers elle, grandi, avec ses épaules inégales, ses membres contournés et grêles, sa démarche d'oiseau blessé et son pauvre visage d'Infant, transparent et veiné, où les yeux resplendissent, trop grands, trop pleins de choses. Voici l'enfant d'un père presque sain!... Que sera donc le germe jailli d'un être amoindri, à l'extrême degré de sa déchéance, au seuil de la mort?

Elle étreint son fils, elle le serre contre elle, — pour ne plus le voir... Et, à sentir palpiter, si près du sien, ce cœur fragile, le seul au monde qu'elle aimerait assez pour y verser sa détresse, le poids de son secret devient plus oppressant.



« Mon Dieu, je ne peux plus, je vous assure, je ne peux plus... »

En son âme désaxée, se dresse un impérieux appétit de surnaturel, un désir subit de Jésus.

Elle appelle la religieuse :

— Je vais jusqu'à l'église, ma Sœur, pendant que monsieur dort... Va près de miss, mon chéri, je vais revenir...

L'église de quatre heures, en semaine. La nef déserte, baignée d'ombre sonore, d'un gris vaguement lumineux, se creuse au fond pour contenir les ténèbres de l'abside, pointillées d'or.

Marise va jusqu'à l'autel et s'agenouille avec une ferveur exaltée : c'est une âme nue, primordiale, qu'elle jette aux pieds de Dieu.

Ses yeux de prière, d'une lucidité surhumaine, se fixent sur le tabernacle ; tout



son être, dans ce regard, se tend, vers le mystère de cette pénombre dorée, où elle distingue nettement la présence divine. Son cœur se gonfle, dilaté d'amour, assoiffé de prodige, et soudain allégé d'espoir. Son visage est brillant de larmes merveilleuses. Elle entre en communion étroite avec son Dieu. Elle est tout piété et confiance, elle balbutie l'aveu secret, elle appelle le miracle avec cette foi absolue de l'enfant qui demande ce qu'on ne saurait lui refuser ; et elle écoute résonner en elle l'écho de sa voix brûlante et désespérée qui porte vers Dieu ses paroles inconscientes :

« Mon Dieu, vous êtes tout-puissant, et rien n'atteint vos créatures sans votre volonté ! Mais ce qui m'arrive est une chose effroyable, que, dans votre amour sans bornes, vous ne pouvez pas avoir voulue pour moi ! Oh, mon Dieu, je sais qu'il ne m'est pas permis de rejeter le fardeau que je porte, je sais que c'est vous qui avez désiré qu'il en soit ainsi... Mais c'est une si odieuse

injustice qu'il est impossible que vous l'ayez réellement ordonnée... Imposer à ce petit une vie maudite!... Refléchissez, mon Dieu... Je crois en Vous! Je crois que Vous êtes l'infinie Bonté, je sais que tout, autour de moi, porte la marque de votre tendresse! Eh bien, me voici devant vous, voyez mon épouvante, voyez l'horreur où je me débats... Pourquoi cette malédiction? Que vous ai-je donc fait? Pourquoi tout cela?... Ah! délivrez-moi, délivrez-moi de votre monstrueuse volonté, et pardonnez-moi ensuite de n'avoir pas pu m'y soumettre!... »

Une femme portant un enfant dans les bras passe devant l'autel.

Marise reçoit un choc, le vertige d'une chute dans le vide : le divin contact est rompu.

Une angoisse désespérée s'empare d'elle.

Le visage tendu vers le tabernacle, elle fixe les flammes éblouissantes des cierges, et tente un suprême effort pour reprendre



Dieu! Mais le sanctuaire est désert, elle ne voit plus, elle ne sent plus l'Interlocuteur : et brusquement elle se retrouve telle qu'elle est venue : seule...

Alors elle se lève, et, sans se retourner, elle s'en va.

Sur les marches de l'église elle clot son âme, comme on agrafe un manteau avant de se jeter dans la foule ; et, le masque dur, elle s'élance dehors, droit devant elle.

Elle ne raisonne pas. Elle marche d'un pas saccadé, comme si elle se raidissait dans un rôle, comme si elle craignait d'être suivie et dénoncée.

Mais, à l'angle d'une rue, ses genoux plient, elle chancelle et se retient au mur. Elle lève encore une fois vers le ciel son visage d'angoisse, ses yeux éplorés.

Elle bégaye à mi-voix :

— Mais pourquoi donc? Pourquoi ?... Et pourquoi moi?...



Puis elle courbe la tête, penchée sur l'abîme vertigineux de la réalité, et y apercevant son destin jusqu'au fond.

C'est fini. Aucune issue. De quelque côté qu'elle se jette, elle heurte du front l'inexorable. Sur elle s'appesantit la puissance inerte et mauvaise de forces contre lesquelles il n'y a pas de lutte. A tous les détours de sa pensée, c'est le monde entier embusqué pour la perdre !

Elle étouffe. Elle râle :

— Ah ! *Ils* sont trop... *Ils* sont trop contre moi !...

Pourtant un désir ardent de fuir la remet en marche : fuir, n'importe où, ailleurs !... Se dérober, sinon à la torture morale, du moins à la honte, au geste accusateur de Mme Lefèvre !... Elle hâte le pas, comme pour se soustraire à cet écrasement universel, aux éléments ligués, aux souffles qui effleurent son visage, au soir dont la langueur pèse trop à ses épaules lasses, à ce bruit de la rue et des hommes qui emplit ses oreil-

les et son cerveau du bourdonnement des noyés, à ces passants, à toute l'indifférence organisée de la vie, qu'elle croit sentir partiellement responsable de son supplice, et qui la frôle...

Mais elle est vaincue... Elle peut fuir, elle n'échappera pas ! L'enfant reste là, planté, tenace, indéracinable, et le tremblement convulsif qui, des pieds à la tête, la secoue comme une tourmente, agite du même tressaillement la graine qui germe dans ses flancs !

Alors, devant les yeux de sa vision intérieure, surgissent des images d'une brutalité terrifiante : cet être déchu, qui se nourrit malgré elle de son propre sang, elle l'aperçoit dans l'avenir, vivant d'une vie animale et restreinte, blême, bouffi, sans regard, éternellement enseveli dans cette voiture d'enfant qui a la forme d'un cercueil...

Ah ! C'est trop !

Tous ses nerfs se tordent de révolte. C'est d'elle, après tout, qu'on exige cette abomi-

nable servitude! Non, non, jamais elle ne se prêtera à cette monstrueuse fabrication, jamais!

Elle se dégage, d'un sursaut farouche.

Elle s'arrachera à son destin! Il y a une lueur au fond de ces ténèbres, il y a la mort! La mort, libératrice, la mort, arche lumineuse, vers laquelle tout son espoir reconquis s'élance, entraînant dans l'anéantissement définitif son exécrable fécondation!

Sa marche, allégée, s'accélère. C'est un ravissement attendri... Mourir! Le sommeil, l'oubli, le bain tiède du grand, grand silence...

Et si facile! Cette potion de Jean à la morphine... Elle sait : elle a vu les traits de l'enfant, altérés de douleur, se détendre lentement jusqu'au sommeil. Elle ne souffrira pas. Elle aurait eu peur s'il avait fallu souffrir... Non, elle s'endormira doucement... Et déjà il lui semble que son sang s'alentit, que sa conscience glisse à l'oubli final. Rien



que ce petit mouvement à faire, lever le bras vers la bouche, ainsi...

Mais le geste libérateur qu'elle ébauche, ainsi qu'une somnambule, sur ce trottoir désert, suffit, comme le déclanchement d'un levier, à bousculer l'équilibre de sa pensée ; et elle s'arrête brusquement, le bras inerte, la vie un instant suspendue par l'effroi, clouée d'horreur en apercevant ce qu'elle a failli vouloir !

« Mourir... »

Un frisson la foudroie. Elle perçoit, d'un coup, avec une incroyable acuité, qu'auprès de la mort rien n'est grave, rien n'importe ! Que se tuer, c'est *se finir*, et que, lorsqu'une fois on a compris cela, on ne peut plus se tuer, jamais !

Ah oui, elle préfère mille fois sa vie d'angoisse, son mari dégradé, son Jean infirme, toutes les abominables conséquences de sa maternité nouvelle ; elle préfère les voir mourir, l'un après l'autre, entre ses bras, et

rester seule, et mendier son pain, oui, tout, tout... mais ne pas mourir! Conserver la vie, le seul bien qui *soit*, notre seule incontestable certitude!

Alors elle se sent prise, au fond de l'âme, par l'irrésistible besoin de revenir au bercail...

Le soir est rose et gris, comme fiévreux, plus dramatique peut-être avec sa fine poussière lumineuse et son affligeante douceur, que la monotonie d'une averse ou la tragédie d'un orage.

Et Marise se hâte, traînant derrière elle son angoisse et l'exaltation décroissante de sa sombre folie.



Une atmosphère calme baigne la pièce. Raymond s'est assoupi. Près de la croisée ouverte, au bord du ciel, la religieuse manie le rosaire de sa ceinture.

Marise s'est abattue sur un fauteuil. Elle est à la limite de l'effort ; elle n'a pas la force d'aller jusqu'à la chambre de Jean, qu'elle entend, à travers les portes, gazouiller en anglais avec miss. Elle contemple, en pensée, le visage sérieux de l'enfant, le sourire instable de ses yeux.

« Il est jeune, pense-t-elle, et lorsque son tour sera venu, il souffrira... Sur sa route il y a des douleurs au guet, physiques, morales ; et moi, sa mère, malgré ma tendresse, je n'y puis rien... D'ailleurs, je serai sans doute morte, il ne m'aura même pas là pour pleurer avec lui... Et puis quand il aura bien souffert, il mourra aussi... Il mourra, lui, *tout enfant qu'il est* ! Est-ce étrange !...

Comme tout cela semble se suivre sans raison... »

Elle s'est reculée au fond de son fauteuil, les hanches durement enfoncées dans les profondeurs du siège, la tête enfouie dans les mains, les coudes meurtrissant les genoux ; elle demeure là, tendue vers le gouffre noir de sa pensée, ployée, rapetissée, devenue dans le soir qui monte une ombre très petite au bord du néant. Elle est calme ; elle ne songe plus exactement à son malheur ; elle se penche simplement sur elle, et elle s'aperçoit comme elle ne s'est jamais vue : l'âme à vif...

Sœur Angélina s'est levée pour allumer la lampe ; elle s'approche gaiement de Marise, et, découvrant l'expression convulsée de ses traits, elle se baisse, bouleversée :

— Vous pleurez, madame ? mais qu'est-ce qu'il y a ?

La rudesse de sa voix s'adoucit d'une compassion si vraie, que Marise touchée redresse



le front, prête à s'abandonner ; mais sa peine se heurte à l'étonnement de cette figure lisse, sans arrière-plan ; et elle ébauche le geste banal de ne pas savoir elle-même la cause de son chagrin.

Sœur Angélina a repris son rosaire.

Un long silence.

Deux fois Marise relève brusquement la tête, ne pouvant plus contenir les pensées qui l'étouffent, prise de l'envie soudaine de clamer sa défaite et sa rancune, comme si son cri indigné pouvait marquer pour toujours cet air que les autres respirent ! Et puis, à d'autres instants, elle voudrait être seule, et pleurer, pleurer, sans se rappeler pourquoi, mais pleurer jusqu'à en mourir...

Enfin elle n'y tient plus : à mi-voix, dans un souffle, sans tourner son visage incliné, elle murmure :

— Dites-moi, ma Sœur, est-ce que vous ne vous sentez pas affreusement seule, quand vous avez fini de prier ?



La religieuse sourit :

— Mais non, madame, bien au contraire.

Marise réfléchit une seconde ; puis elle dit, avec désespoir :

— Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, complètement heureuse ?

Elle ne réfléchit pas à l'indécence de ces questions, elle parle dans une demi-inconscience.

Sœur Angélina éclate d'un bon rire jeune qui éclaire son visage de servante d'auberge. Et Marise la regarde rire, comme un moribond regarderait une chose merveilleuse qu'il n'a pas connue et qu'il ne pourra pas connaître.

Puis elle demande encore, sans se rebuter, tant elle voudrait comprendre ce vide qui se creuse en elle :

— Dites-moi, ma Sœur, vous n'éprouvez jamais un sentiment violent, plus fort que toute votre confiance, un sentiment de révolte contre les injustices de la vie, contre la laideur, contre la misère... contre la mort ?...

L'altération de sa voix a frappé la Sœur qui ne sourit plus ; elle répond négativement d'un geste doux et lent qui balance le vol de sa cornette.

— Ah, dit Marise en se rejetant en arrière, voilà ce qu'il faut, mais comment est-ce possible ?... Vous ne souffrez donc jamais de savoir que la douleur et la détresse sont partout, et qu'elles n'ont jamais épargné personne, pas même ceux qui sont bons, pas même celles qui sont trop fragiles ?... Et le soir, il ne vous arrive donc jamais, ma Sœur, de ne pouvoir penser qu'à vous, à vous seule, et de pleurer tout d'un coup comme si vous alliez mourir avant d'avoir vécu ?

— Il faut penser moins, madame, il faut s'en rapporter davantage à Dieu, qui est bon, infiniment bon...

— La bonté de Dieu... dit lentement Marise.

Et, les yeux perdus dans la fenêtre ouverte dont le grand ciel vide attire éperdument

son regard, la jeune femme sourit d'un effroyable et lugubre sourire, où se dramatise, sans qu'elle en ait encore conscience, toute la déchéance de ses certitudes, le sombre anéantissement de sa foi. Il lui semble que la douleur l'ait emportée d'un immense coup d'aile, qu'elle domine la vie, et même l'au-delà de la vie, et que, de si haut, elle n'aperçoive plus qu'un immuable désert.

— Souvenez-vous, récite la religieuse avec douceur, de Notre-Seigneur qui est descendu sur la terre pour notre salut, et qui n'a jamais cessé de souffrir, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort sur la croix, pour nous apprendre à être patients et à supporter les afflictions passagères de cette vie... Et puis, madame, quand on est par trop malheureux, est-ce qu'il ne suffit pas de regarder l'avenir, et de penser au ciel qui nous est promis pour toujours?

— L'avenir, ma Sœur!... Mais ce n'est rien à côté d'un présent qui fait souffrir!...

Et qu'est-ce qu'il faut que l'on devienne, quand on a le goût du bonheur présent?

Sa pensée, qu'elle ne dirige plus, va, vient, tâtonne, se reprend, quête une issue :

— Dès qu'on veut comprendre, on ne comprend plus... J'imagine le paradis, ma Sœur, oui, pour les autres, pour vous... Mais moi, moi, *ce qui fait que je me sens moi,* qu'est-ce que cela va devenir dans la mort?

— Le bonheur en Dieu, madame...

— Eh bien, ce n'est pas ma faute, ma Sœur, mais mon bonheur il ne faudrait pas qu'il soit en Dieu, comprenez-vous, mais en moi... en moi !

— C'est mal, murmure Sœur Angélina, inquiète.

Marise tressaille : elle se souvient de sa vision du suicide :

— Non, non, reprend-elle avec désespoir en levant les mains, je ne peux pas sortir de moi sans mourir, et la vie éternelle ce n'est pas de la vie, ma Sœur, pour moi c'est de la mort!



— Il faut se confier à Dieu, dit la religieuse avec une obstination mécontente et triste. Dieu fait bien ce qu'il fait.

Elle affirme cela simplement, et Marise la contemple en silence. Devant le tumulte de sa conscience, la foi de Sœur Angélina est une fleur en travers d'un torrent. La religieuse parle du fond de son habitude et de sa tranquille croyance ; elles ne parlent pas ce soir le même langage.

Tassée au fond de son fauteuil, Marise croit buter contre un mur opaque : « Dieu fait bien ce qu'il fait. » Elle répète ces mots, sans baisser la tête, sans ce frisson de mystère qu'elle éprouvait, ce matin encore, en songeant à Dieu. Elle aperçoit, avec une impérieuse évidence, avec un sursaut d'horreur, cette vivante injustice qu'elle est, et dont aucun motif surhumain ne pourra jamais excuser la cruauté inutile. Un vent de révolte la soulève enfin, le front tendu, contre son impitoyable destinée... Dieu ? Mais qu'attend-il donc, s'il existe ?

Elle laisse échapper ce cri d'angoisse :

— Comment Dieu peut-il tant se plaire à nous voir souffrir ?

— C'est mal, répète la religieuse.

— Ah ! ma Sœur, si c'est mal, pourquoi le mal est-il en moi ? qui l'y a mis ? qui donc est responsable ?

— Le bien aussi est en nous, nous pouvons choisir.

Sœur Angélina est satisfaite de sa réplique, et Marise la regarde encore une fois, sans comprendre.

Choisir ? Dérision !... Peut-elle choisir, elle qui ne peut que pleurer, souffrir et se débattre dans la tourmente, comme les arbres échevelés que le vent écorche et tord ?

Le soir est tout à fait venu.

Sœur Angélina va fermer la fenêtre et préparer la chambre pour le repas du malade. Mais une sincère pitié émeut cette nature fruste, devant ce désespoir coupable, et qu'elle ne comprend pas. Elle ne veut

pas quitter la jeune femme sans un mot du cœur ; debout contre le fauteuil, elle pose sur le front de Marise ses doigts familiers d'infirmière, et dit, très bas, en s'inclinant :

— Je prierai pour vous, ce soir, madame, de tout mon cœur... Rappelez-vous Notre-Seigneur... Il faut aimer ses épreuves...

Elle répète, en se relevant :

— Il faut aimer ses épreuves.

Marise ouvre les yeux. Elle voit cette bouche fraîche et nette, donnant, avec l'étroite dureté de la foi, ce conseil monstrueux : « Aimer ses épreuves » ! Elle songe à la vie de cette fille de ferme, qui, à quinze ans, quittant ses bestiaux, courut se réfugier au couvent, pour s'emprisonner dans la douceur d'une discipline et se confiner à jamais dans un devoir restreint ; aujourd'hui elle va de malade en malade, n'ayant plus ni parents, ni amis, sans autre raison d'être que la vertu, thésaurisant les bonnes actions pour s'assurer la retraite du paradis : et c'est elle qui vient dire : « Il faut aimer ses épreu-

ves ! » — Mais le petit Jean, avec sa pauvre épaule raidie et toutes ses faiblesses, n'a-t-il pas déjà subi, au long de ses sept ans, plus d'épreuves, à lui seul, que la bonne Sœur n'en connaîtra jamais?

Aimer ses épreuves ! Marise s'insurge... Qu'elle aime le mal qui a terrassé Raymond? Qu'elle aime l'infirmité de Jean? Qu'elle aime cette maternité condamnée? Est-ce possible?

Sa pensée tourbillonne, tourbillonne jusqu'à l'étourdissement.

Elle assiste, vide d'idées, au dîner, puis au coucher du malade; elle est redevenue la proie morne de l'horrible obsession.

— Couchez-vous donc, madame, vous avez la fièvre ce soir, vous n'êtes pas bien...

Elle tressaille au fond de son rêve, et se redresse :

— Merci, ma Sœur, oui, vous avez raison.

Droite, figée, inexistante, elle sourit faiblement pour congédier la religieuse.



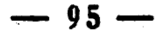
Elle est seule avec la respiration régulière de Raymond endormi.

Une anxiété sourde, mystérieuse, plane dans la chambre. Un œil invisible la fixe, la suit d'un regard obsédant qui lui cause un indéfinissable malaise. Dans cette solitude veille le regard de Dieu. Dieu nous voit, même lorsque nous sommes seuls au fond d'une pièce obscure...

Elle frissonne ; elle oublie presque le motif de sa terreur. Un vague remords de ce qu'elle a dit, de ce qu'elle a pensé, se lève dans sa conscience. Il lui semble que de l'ombre, que du silence, va jaillir un reproche, un châtiment. Cette pensée sauvage lui vient que Dieu, peut-être, va la punir dans son petit Jean...

Alors elle désire le sommeil comme un refuge contre la colère divine : elle a ce soir l'âme craintive d'un enfant.

Elle se dévêt vite ; et, pour être certaine de s'endormir de suite sans avoir le temps de penser, elle rassemble son courage, tra-





verse la chambre sous le regard pesant de Dieu, ouvre une vitrine qui grince, et se verse un peu de bromure.

Puis, en portant le verre à ses lèvres, sa main tremble : ce geste-là, misérable et timoré, c'est comme un suicide partiel, c'est tout ce qu'elle aura osé, dans son malheur, pour s'affranchir... Et ce simulacre de la délivrance suprême la fait pleurer d'attendrissement sur sa misère.

Elle s'allonge dans les draps ; elle grelotte de fièvre et de peur ; elle balbutie quelques mots de prière, la tête dans les épaules, comme on supplie un ennemi qui déjà vous tient et vous frappe. Quelques pensées précises, aiguës, pénètrent en elle : l'enfant, tenace jusque dans le sommeil... vivre demain...

L'engourdissement de l'oubli envahit ses membres un à un, et elle se laisse rouler dans l'inconscience comme dans un linceul.



III

Trois mois ont passé.

Marise est étendue dans la pénombre, les pieds au feu. Par-dessus sa taille déformée, elle étend vers le foyer ses mains transparentes, et, dans un abandon triste et doux, elle contemple les bûches, de ce regard des femmes enceintes, qui effleure lourdement



la surface des choses, mais dont la faculté visuelle semble tout intérieure. La mélancolie qui, depuis des semaines, modèle ses traits, leur a communiqué une sorte de souveraineté.

Le glissement des pions sur le damier lui fait tourner la tête. Elle embrasse d'un coup d'œil, encerclés dans le rond lumineux de la lampe, ces deux visages penchés, qui, pour elle, contiennent tout l'amour : celui du père, vieilli, flasque, défiguré par la moisissure d'une barbe qui pousse mal ; celui du fils, pâle, trop intelligent, et de cette laideur souffreteuse des dégénérés.

Raymond a reconquis, jour par jour, un peu de vie. Il se lève ; il peut errer à travers l'appartement, d'une marche raide, trébuchante, traînant derrière lui sa jambe comme un membre mort. Il a repris quelque intérêt au spectacle quotidien ; souvent il rit seul, et on ne sait pas ce qui le fait rire. Ses idées, niaises, sans lien perceptible, sont cir-

conscrites aux besognes essentielles, la digestion, le jeu, le sommeil. Il passe ses journées dans son fauteuil entre Marise et Jean ; il fait, avec son fils, le simulacre de jouer aux cartes, aux dames ; et, lorsque sa main ne tremble pas trop, le matin, il découpe des images. D'après Mussey, il a atteint la limite du mieux possible. Si un nouvel afflux de sang ne le terrasse pas prochainement, il descendra un à un les derniers degrés du gâtisme sénile, jusqu'à l'inconscience animale, la liquéfaction complète du cerveau, la mort.

Marise se lève pour chercher une bûche. En s'asseyant, elle aperçoit son image dans la glace de la cheminée, et, involontairement, son regard s'y attache : l'éclat orangé du feu qui, de bas en haut, l'enveloppe, avive étrangement sa jeunesse... C'est vrai qu'elle se sent encore jeune, ardente et forte ! C'est vrai, — terriblement... Comme si la nature, victorieusement opiniâtre en ses

desseins obscurs, la condamnait au maximum de santé et de résistance pour l'œuvre infâme qu'elle avait décidée, et poussait la cruauté jusqu'à lui imposer, durant sa marche au supplice, un visage triomphant.

Les flammes s'enroulent et sifflent autour des bûches comme autour de moignons calcinés ; par moments, écorchures sanglantes d'un membre torturé, elles s'élancent du bois tordu avec un âpre gémissement.

Marise suit d'un regard las leur danse infernale.

Tout à coup son corps se crispe ; elle porte les mains à son ventre. En elle quelque chose s'agite... Ses mains se desserrent. C'est la première fois...

Elle ferme les yeux. Plus rien. Elle attend, elle ne respire plus... Maintenant, c'est là... Une pulsation imperceptible, un coup sourd, un rien : mais le son s'amplifie en elle, ses oreilles bourdonnent; des pieds à la tête elle

vibre, comme une cloche heurtée d'un battement intérieur!

Elle a senti le fruit caché tressaillir, exister d'une vie indépendante, presque visible déjà! Mais ce choc n'éveille en elle qu'un sursaut affaibli de souffrance : une angoisse profonde, douce et pénible jusqu'au vertige, l'envahit. Est-ce mélancolie ou tendresse? Elle ne sait pas.

Elle a tant sondé sa détresse sans en atteindre la limite, qu'elle a perdu la précision de sa sensibilité. Elle n'éprouve vraiment ni révolte, ni désespoir, ni résignation; ses épaules courbées ont ce pliement de l'herbe sur laquelle appuie le vent; sa passivité est celle des femelles, que la nature asservit à ses fins, et qui ne connaissent même pas l'étonnement.

Par instants, le soir, elle tourne les yeux vers elle-même; et elle ressent alors un obscur sentiment de respect, comme devant

un caprice de Dieu, et qui participerait un peu de sa divinité : sentiment plus médiocre que sa vie elle-même, vague fierté de souffrir, — comme s'il y avait un mérite ou un orgueil à être une proie, une défaite !

Et, plus rarement, au matin quelquefois, le soupçon que tout ce noir n'est peut-être pas irrévocable, qu'il se fera bien, quelque part, une fissure, une issue, passe dans son esprit...

Mais ce sont les insensibles palpitations d'une conscience en léthargie. Même à ces heures d'effort, son intelligence ne s'éveille plus jusqu'à la lucidité ; sa réflexion demeure une grise rêverie qui ne se précise plus et ne s'exprime pas. Elle a perdu jusqu'à la faculté de pleurer et de craindre. Elle ne sait plus rien qu'aller et venir, accomplir les gestes rituels de la vie quotidienne, ébaucher un sourire qui n'effleure que les



lèvres, et regarder, pendant des heures, palpiter puis s'évanouir sur la cendre chaude l'âme légère des bûches.

Neuf heures sonnent.

Machinalement Marise s'est levée, et de sa voix sans timbre :

— Allons, mes enfants, rangez vos joujoux, c'est l'heure du dodo...

« Nous vous rendons grâce, ô Mon Dieu, pour tous les bienfaits dont votre bonté nous comble chaque jour... »

(PRIÈRE DU SOIR.)

